

C'était une délicatesse de la Providence. Bien plus, on chargea l'enfant du soin des visiteurs. Plus tard, le P. Choleneq écrivit: "Sa modestie et la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hôtes. Elle, de son côté, fut frappée de leurs manières affables, de leur assiduité à la prière, et des autres exercices dont ils partageaient la journée. Dieu la disposait ainsi à la grâce du baptême qu'elle aurait demandée si les missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village."

Après trois jours, quand les trois Pères partirent pour Tionnontonguen, sans le savoir, ils avaient laissé dans le coeur de Tekakwitha le désir de se faire chrétienne comme sa mère l'avait été avant elle.

Pendant tout ce temps, Tekakwitha grandissait. A cause de ses mauvais yeux, elle se trouvait la plupart du temps à l'écart des autres jeunes filles. Elle s'occupait des travaux domestiques de la cabane, moulait le maïs entre deux pierres pour la sagamité, mets très apprécié des Amérindiens, préparait la soupe et servait l'unique repas du jour dans la matinée, après quoi elle déposait les restes dans un chaudron près du feu, où chacun pouvait se servir au cours de l'après-midi et du soir au gré de son appétit.

Assez tôt, l'orpheline se fit remarquer par son adresse dans les menus travaux des Iroquoises. Elle maniait mieux l'aiguille que les blanches d'Oranje, réussissait à merveille la préparation des rubans en peau d'anguille, savait l'art d'orner délicatement les chemises et mocassins de piquants de porc-épic ou de poils d'orignal, confectionnait des colliers et des bandeaux fort utiles pour le transport du petit bois, connaissait aussi bien que les plus habiles artisanes l'utilisation de la colle d'esturgeon pour teindre les étoffes rouge vif.

Nous savons aussi que, lorsque le soleil ne brillait pas, Tekakwitha besognait à l'extérieur. Elle aidait sa tante à ensemercer le champ qui lui était réservé; elle s'offrait à l'entretenir le plus soigneusement possible. Au mois de septembre, elle prenait part aux cueillettes de glands, de châtaignes et de noisettes aussi bien qu'à la récolte de maïs.

Ses tantes se réjouissaient de ses talents. Elles étaient sûres maintenant que leur nièce ferait une bonne épouse. Chez les Iroquois, les maîtresses de cabanes choisissaient les époux pour leurs filles ou petites-filles, et non pas Eros.

D'autre part, dans le silence et le travail, le Seigneur opérait au plus profond de cette âme. Comme de rares Iroquoises auparavant, elle se sentait attirée au célibat. A peine parvenue à l'âge nubile, elle avait déjà la nette impression qu'elle ne devait pas prendre époux. D'où, de violents heurts de la part des siens. Pendant quelque temps, elle fut expulsée de sa cabane et renvoyée de voisin à voisin. Tour à tour, ils la mirent à la porte de crainte de déplaire à ses tantes et au chef, son oncle. Tout finit par se calmer, probablement quand une des tantes se fit chrétienne.

Le baptême

Au printemps de 1675, le P. Jacques de Lamberville vint à son tour demeurer à Kahnawaké à la place du P. Boniface. Il se rendit vite compte



André J. de Groot